

Jacques Van Rillaer, *Les illusions de la psychanalyse*.

Ed. Mardaga, 1981, 4^e éd., 1996, p. 46-51.

**L'« effet d'étalage » des freudiens
et
l'argument « C'est ailleurs »**

46

Une des analyses critiques le plus au goût du jour est sans conteste la vision marxiste. A travers cette grille, la psychanalyse, qui se veut l'entreprise de démythification la plus radicale, se trouve à son tour dénoncée comme un symptôme : le symbole de la caste des intellectuels bourgeois.

Un des premiers « analyseurs » des implications idéologiques de la psychanalyse a été Erich Fromm, à l'époque où il faisait partie de l'École de Francfort¹⁶. L'ouvrage de Robert Castel *Le Psychanalysme* (1973) a récemment résumé l'ensemble des griefs qu'un sociologue marxiste adresse à la théorie et à la pratique analytiques. Je me contente ici de citer pêle-mêle quelques-unes de ces critiques, sans les développer.

(a) Freud confond « Humain » et « bourgeois viennois ». Il ignore totalement les déterminismes socio-économiques. Son insistance sur la sexualité est étroitement liée à son matériel humain : une classe riche et oisive dans laquelle la séduction sexuelle avait pris le pas sur les besoins vitaux élémentaires (se nourrir, être logé, etc.) et sur les soucis humanitaires. (b) En attirant l'attention presque exclusivement sur la sexualité et sur des phénomènes tout à fait secondaires tels que les rêves, les lapsus et les mots d'esprit, le père de la psychanalyse fait oublier les luttes de pouvoir dont la grande majorité des hommes sont les victimes. (c) Sa théorie est un instrument d'occultation : elle explique les conflits sociaux par des complexes individuels ; elle masque les vrais problèmes, qui sont le plus souvent économiques et politiques ; elle est complice de la structure sociale qui l'a produite : la société « patricienne et exploiteuse » (Fromm). (d) La thérapie est réservée à des parasites qui fuient leurs responsabilités sociales et dissimulent leur lâcheté en jouant avec des fantasmes. Il s'agit d'un passe-temps aristocratique.

47

En bref, le freudisme est aveugle à l'« inconscient social » qui le sous-tend. Les quelques psychanalystes soixante-huitards, qui ont voulu marxiser, n'ont guère changé l'orientation fondamentale du système.

Les données de la sociologie empirique confirment certaines conclusions de la réflexion socio-politique. Ainsi Dominique Frischer, qui a mené une enquête auprès d'une soixantaine d'anciens analysés (parisiens), constate que la psychanalyse est effectivement une cure réservée à des privilégiés : pas un seul ouvrier, pas d'employé, pas d'agriculteur, « malgré mes recherches », insiste-t-elle (1977: 14). Frischer observe aussi que la majorité des analysés qui avaient une pratique politique avant leur analyse ont été amenés à abandonner leur engagement social suite au traitement.

Je ne développe pas ici ce type de critique malgré mon intérêt à voir s'affronter psychanalyse et marxisme, les deux systèmes réducteurs et totalisants les plus au goût du jour. Mon optique est avant tout celle d'un psychologue soucieux de scientificité. Mes principales thèses se résument aux quatre points ci-dessous. Certains lecteurs diront que l'une ou l'autre de ces formulations est excessive. Elles m'ont moi-même hérisé à l'époque où j'étais psychanalyste, mais elles me paraissent aujourd'hui très largement étayées.

1. L'effet d'étalage

Je voudrais montrer qu'en psychanalyse, comme ailleurs, le public est généralement victime d'un « effet d'étalage », l'exposition avantageuse ou ostentatoire des « marchandises ».

Les psychanalystes suivent habituellement le principe que Freud rappelle à Abraham en ces termes : « Traiter les gens comme les malades en analyse ; avec un calme souverain ne pas prêter l'oreille au "non", continuer à exposer son objet, mais ne rien leur dire de ce dont une résistance par trop grande les éloigne » (12-II-1908).

« Traiter les gens comme les malades » est une consigne très claire pour un analyste. Elle revient à parler avec prudence, à ne communiquer des interprétations que moyennant deux conditions définies par Freud : « lorsque, par une préparation, le malade est arrivé lui-même à proximité de ce qu'il a refoulé » ; « lorsqu'il s'est attaché (transfert) au médecin de telle sorte que les sentiments à son égard rendent une fuite rapide impossible » (VIII 123s). En d'autres mots : on tient secret ce que les non-initiés ne sont pas prêts à admettre.

48

En vertu de ce principe, il y a deux doctrines psychanalytiques bien distinctes. D'une part, celle que l'on expose au grand public, la psychanalyse *ad usum delphini*, à l'usage de consommateurs qu'on ne peut trop effaroucher. Cette psychanalyse n'est pas à confondre avec l'autre, la « vraie », celle à laquelle les analystes se réfèrent en fait et qui se pratique quand ils officient à huis clos dans ce Saint des Saints qu'est leur Société de psychanalyse. Entre eux, les initiés peuvent alors répéter ce que Jung écrivait à Freud : « C'est une cruelle jouissance que d'être en avance de Dieu sait combien de décennies sur le bétail à cornes » (11-8-1910).

Pour la bonne cause, j'ai publié, moi aussi, des pages de psychanalyse « à l'usage du dauphin », la psychanalyse banalisée, épurée de toutes les thèses auxquelles le public « résiste ». Je crois qu'il n'y avait là guère de malhonnêteté voulue, mais seulement un effet de la dévotion.

Dans le présent ouvrage, je voudrais souligner *comment raisonnent effectivement les psychanalystes* lorsqu'ils écoutent le patient en ne disant mot et *comment ils s'expriment entre collègues*, dans leurs séminaires et dans les revues spécialisées. Et tant pis si mes anciens confrères disent de moi ce que disait de Pasternak le chef de la police soviétique : « C'est un animal qui souille son propre nid ». Au demeurant, je ne suis pas le premier à vendre la mèche.

2. C'est toujours « ailleurs »

Lorsqu'un lecteur entamera une discussion sur mon livre avec un psychanalyste, il s'entendra répéter que les exemples qui s'y trouvent sont tendancieux. Pour le psychanalyste remis en question, *la « vraie » psychanalyse est toujours ailleurs*. A toute contradiction portant sur un texte précis ou une situation concrète, le disciple de Freud réplique que la psychanalyse est, en fait, « tout autre chose ». Si l'on critique un livre de la première moitié de l'œuvre de Freud, le dévot répond que la pensée freudienne n'était pas encore arrivée à maturité ; si l'on cite un texte de la seconde moitié de l'œuvre, il déclare que Freud vieillissait et que la meilleure façon de respecter son génie est d'ignorer ces choses secondaires. Au surplus, la référence à Freud peut être récusée en faveur des développements post-freudiens. « Nous n'en sommes plus là » proteste l'analyste. Mais que l'objectant scrute un texte récent et le fils spirituel de Freud parle de « dégradation théorique » par rapport à la pureté originare. Enfin, face à toute objection, l'analyste peut répliquer avec une allure de sphinx ou un sourire moqueur, que l'on n'a pas saisi « l'essentiel ». Lui qui prend à la lettre les mots des autres, répond sans cesse : « mais ce n'est pas cela que Freud a voulu dire ! » A force d'être toujours « ailleurs », on a l'impression que la psychanalyse n'est nulle part...

49

Quelques rares psychanalystes ont désavoué ce stratagème et ont reconnu l'absence de critères précis pour séparer « le bon grain de l'ivraie ». Parmi les plus grands noms de la psychanalyse contemporaine, on peut citer Pontalis, Laplanche et Roustang. Le premier écrit : « Il est difficile, et peut-être absurde, de désigner, même relativement, la frontière qui séparerait la psychanalyse certifiée conforme de ses distorsions. (...) Le psychanalyste ne déterminera pas le moment où commence le travestissement car il n'a pas par devers lui une représentation, pure et immunisée, de la psychanalyse » (1965 : 111). Même type d'affirmation chez le deuxième : « Finalement un certain esprit rationaliste, analytique peut-être, mais profondément anti-dialectique, n'aboutit qu'à isoler et fragmenter. Il clive la théorie en de bonnes et en de mauvaises innovations sans imaginer qu'il puisse exister entre elles un lien structural » (1970: 189). Enfin, Roustang avoue : « Les études de vocabulaire faites à travers l'œuvre entière de Freud sont proprement désespérantes. Elles aboutissent toutes sans exception, quand elles sont faites avec soin, à la constatation de variations de sens et le plus souvent de contradictions multipliées qui sont insurmontables, insynthétisables » (1976: 92). Ainsi donc, quand on regarde derrière l'étalage, on découvre que la doctrine analytique est floue, ambiguë, compliquée à souhait. Seuls l'argument d'autorité et la mode décident d'accorder la priorité aux écrits de Freud (ou de Mélanie Klein et Lacan) par rapport à d'autres psychanalystes (Groddeck, Rank, Ferenczi, Stekel, etc.)

Le père-fondateur a déclaré, dans l'article où il s'explique sur les défections de Jung et Adler : « Personne n'est à même de savoir mieux que moi ce qu'est la psychanalyse » (X 44). La grande majorité des psychanalystes a ratifié cette affirmation. Ainsi, l'Américain R.K. Eissler déclare : « On peut dire, avec raison, que seuls les écrits de Freud peuvent fièrement se targuer d'« avoir troublé le sommeil du monde », qu'aucun autre analyste n'a produit jusqu'ici une œuvre d'un poids comparable » (1975: 305). Janine Chasseguet, présidente de la Société Psychanalytique de Paris, écrit en 1975, dans un article qui dénonce les analystes déviants : « Contrairement à ce qui se passe dans les autres disciplines scientifiques, nous nous trouvons confrontés en la personne de Freud, à un créateur unique et indépassable » (1975: 152). De son côté, Lacan, le Président de l'Association rivale (Ecole freudienne de Paris) affirme : « La structure de l'analyse, on peut (la) formaliser de façon entièrement accessible à la communauté scientifique pour peu

qu'on recoure à Freud qui l'a proprement constituée » (1966 : 438) ; « Freud savait, et il nous a donné ce savoir en des termes que l'on peut dire indestructibles. (...) Aucun progrès n'a pu se faire, si petit, qui n'ait dévié chaque fois que fut négligé un des termes autour desquels Freud a ordonné les voies qu'il a tracées » (1973a: 211).

50

Récemment, Lacan a toutefois quelque peu relative — pour sa propre gloire — le génie de Freud : « Je dirai que, jusqu'à un certain point, j'ai remis sur pied ce que dit Freud ... L'inconscient n'est pas de Freud, il faut bien que je le dise, il est de Lacan. Ça n'empêche pas que le champ, lui, soit freudien » (1977: 9s). (En usant du genre de calembour dont ce même Lacan s'est fait le champion, on peut dire qu'il divan-tard, qu'il dit-vent et dit-vague).

Angelo Hesnard, un des plus célèbres psychanalystes de France, explique les conflits incessants qui déchirent le mouvement psychanalytique par le souci d'allégeance à Freud. Dans un chapitre intitulé « Psychanalyse de l'esprit de discorde propre aux psychanalystes », Hesnard écrit, sans aucune intention ironique : « Les discordes concernent non pas la vérité des principes freudiens, mais, au contraire, pourrait-on dire, le problème très spécial de la fidélité à Freud. A savoir celui de la légitimité de certaines notions qui, tirées de l'enseignement freudien, ont pour but de continuer ou d'explicitier certaines thèses (acceptées) du Maître » (1977: 137).

Il nous faudra évoquer la personne même de Freud car, à en croire les analystes, « l'étude de la psychanalyse est inséparable des particularités du psychisme de Freud : on ne peut ignorer ses rêves, ses lapsus, ses essais et ses erreurs » (Roustang, 1976: 85). Que le lecteur me comprenne bien : je ne souhaite nullement attaquer l'homme Freud, pas plus d'ailleurs que les autres personnes que je cite. Je critique un mode de penser. Je cite des auteurs parce qu'il faut bien indiquer des références bibliographiques que le lecteur puisse contrôler. L'homme Freud force mon admiration pour l'œuvre accomplie à son époque (et pour son stoïcisme devant la souffrance). Il a réhabilité, d'une certaine façon, la sexualité et le plaisir ; il a tenté de venir en aide à ses malades au lieu de simplement les étiqueter. Ce qu'on doit désormais pourfendre, c'est une œuvre statufiée dont les citations mettent un terme aux discussions.

La psychanalyse a éclaté en une multitude d'Ecoles, de théories et de pratiques. Toutes se rattachent néanmoins à Freud et à sa méthode des associations. Comme l'écrit Catherine Clément : « Si forte est l'installation, désormais irréversible, du texte freudien comme support de toutes les gloses, que, pour écrire psychanalyse, il faut passer par Freud » (1978: 165). Dans la majorité des Sociétés de psychanalyse, Freud est glorifié comme le Messie. La formation théorique se base principalement sur une étude de ses Saintes Ecritures. La plupart des psychanalystes ont un respect véritablement religieux pour ces textes ; ils les triturent *ad nauseam* et se contentent de dire en d'autres mots ce qui s'y trouve. Ce sont des obsédés textuels.

51

Les psychanalystes n'arrêtent pas d'invoquer leur « créateur *unique et indépassable* ». Que le lecteur ouvre n'importe quel numéro récent d'une revue de psychanalyse : il ne pourra lire trois articles d'affilée sans rencontrer plusieurs citations du Prophète. Il y a là un trait, parmi d'autres, qui sépare la psychanalyse des sciences. Les physiciens n'étudient plus Galilée dans le texte, pas plus que les psychologues ne croient devoir « faire un retour » aux écrits de Wundt ou gloser sur les textes de Thorndike et Watson. Le fétichisme du grand nom est une marque de la pensée préscientifique.